

## Histoire de la civilisation moderne

M. Fernand BRAUDEL, professeur

Les cours du *mercredi* et du *vendredi* ont été consacrés à un seul sujet, l'histoire générale du monde de 1550 à 1650. Chargé dernièrement de la révision du livre de Henri Hauser, *La Prépondérance espagnole* (1<sup>re</sup> édition, 1934 ; 3<sup>e</sup> et dernière, 1948, publiée à vrai dire sans changements notables), j'ai constaté, avec un certain chagrin d'ailleurs car j'ai été dans ma jeunesse l'élève attentif de l'auteur de ce beau livre — que cet ouvrage ne pouvait être remis à jour sans être modifié de fond en comble. Le progrès des connaissances, plus encore le changement radical des points de vue de l'historiographie obligent à voir cette longue période autrement que l'un des plus brillants historiens de la génération qui nous a précédés. C'est cette constatation qui a commandé mes explications, au cours de la présente année.

Il ne pouvait être question, évidemment, de présenter une étude complète et exhaustive de cette vaste tranche d'histoire, mais bien d'en reconstituer les grandes lignes pour les soumettre à une problématique nouvelle. L'occasion était bonne, chemin faisant, de montrer les multiples transformations de notre métier en raison de ses progrès, des progrès des autres « sciences » de l'homme et des mises en demeure de l'actualité. L'histoire est aussi une réponse variable aux questions variables du temps présent.

Grandes lignes : il a fallu, au départ, essayer de définir une histoire aux dimensions réelles du monde, ce qui oblige à reléguer au second ou au troisième plan des événements, des récits traditionnels dont les plus brillants n'ont encore qu'un volume dérisoire à l'échelle du globe. Il a fallu redéfinir ce qu'a pu être, de 1550 à 1650 et même en dehors de ces limites chronologiques, la prépondérance espagnole, une fois écartée la « légende noire », fabriquée par les ennemis jurés et naturels de cette prépondérance. Il a fallu marquer enfin, sans en exagérer le poids ou l'importance, la valeur des coupures représentées par les années 1550 et 1650 et la signification essentielle du siècle d'histoire qui se situe entre ces repères. Avant 1550, tous les grands jeux sont faits : les découvertes maritimes, la Réforme, la Renaissance, le premier capitalisme, la mise en place des Etats territoriaux d'Europe, puis des Empires (ceux des Osmanlis, des Habsbourgs, du Grand Moghol, des rois de Portugal). Le feu d'artifice est bien terminé. Selon Lucien Febvre, c'est le début de l'histoire des « tristes hommes d'après 1560 ».

Et c'est vrai. Mais c'est inexact aussi. Cette période un peu grise, je le veux bien — mais quelle période n'a à la fois ses ombres et ses zones de soleil ? — voit aussi la naissance de la science moderne, ce qui n'est pas un médiocre événement. Le livre de Pierre Chaunu, *La Civilisation de l'Europe classique* (Arthaud, 1966), vient de souligner ces lumières avec un enthousiasme de très bon aloi. Il est, en effet, de multiples splendeurs, des novations décisives de par le monde, entre 1550 et 1560. Et dans tous les domaines. L'univers issu des grandes découvertes s'est appuyé sur de nouveaux centres de gravité, on dirait, dans le sens de la pensée de François Perroux, sur des « pôles » nouveaux. Tandis que Séville et Lisbonne sont prises en main par les étrangers, Anvers et Lyon déclinent, Paris et plus encore Amsterdam surgissent dans leur force nouvelle. Des zones entières changent de physionomie, s'appêtent pour le moins à en changer : Macao, fondé en 1557, ouvre l'exploitation directe de la Chine et, au delà, du Japon ; l'Amérique des Ibériques se consolide, s'étend ; l'aventure russe commence en Sibérie ; sur le plan de l'art, le Baroque inaugure sa carrière bruyante...

Ces grandes lignes fixées, il a été possible de procéder à des examens serrés et de mettre en cause la démographie, l'économie du monde, chaque fois à partir de problèmes concrets, tel celui de la Bourse d'Amsterdam...

Faire entrer la sociologie dans ce concert, le problème était peut-être sans solution, surtout aux dimensions du monde ; je lui ai consacré une série d'efforts plus ou moins heureux, la discussion tournant, sans résultat décisif, autour des notions d'Etat et de *société globale*. Comme font les historiens en quête d'une explication générale qui se dérobe devant eux, j'ai multiplié les études de cas concrets : Naples avant la révolution de 1647, l'Espagne vue par le biais de la littérature du Siècle d'Or, la France pendant la Fronde, exemple sur lequel je me suis particulièrement attardé. Le dernier voyage aura abouti aux Pays-Bas au lendemain de l'arrivée de Don Juan d'Autriche à Luxembourg, le 3 novembre 1576.

Il s'en faut donc que ce cours ait atteint ses limites logiques. Je compte le reprendre et l'achever durant la prochaine année scolaire. En 1967-1968, j'aurai eu l'occasion à la fois de dégager quelques très grandes lignes et de ne pas priver mon auditoire d'études précises, au cours desquelles j'ai souvent retrouvé les événements, les hommes et même cette histoire traditionnelle à laquelle Henri Hauser a, lui aussi, beaucoup sacrifié.

#### DISTINCTIONS, PUBLICATIONS ET VOYAGES

- Présidence en mars 1968 du Colloque franco-hongrois de Budapest.
- Séminaire à l'Université de Chicago, avril-mai 1968.
- Conférences à l'Université de Montréal, mai 1968.

- Doctorat *honoris causa* de l'Université de Florence.
- Doctorat *honoris causa* de l'Université de Chicago.
- Médaille Palacky de l'Académie des Sciences de Prague.
- Préparation du second volume de *Civilisation matérielle et capitalisme* (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles).